

Les pratiques doivent-elles aller continuellement vers plus de modernité? Ce que l'on nous présente comme étant un progrès n'est-il pas bien souvent qu'un moyen de vendre un nouveau produit (révolutionnaire, bien sûr...)? Quand une pratique atteint son palier idéal et son maximum d'efficacité, un «progrès» supplémentaire peut en effet devenir contre-productif. N'aurait-on pas intérêt dans certains cas à revisiter les pratiques anciennes à la lumière des découvertes récentes ou tout simplement à privilégier les basses technologies (de la traction animale à la fourche en micocoulier, en passant par le paillage...)? Ces prises de position mettent souvent celui qui les énonce sous le feu de contradicteurs toujours prêts à agiter le spectre effrayant du retour à la bougie. C'est réduire sa démarche à peu de chose et surtout refuser un débat qui porte, pour l'essentiel, sur l'opportunité d'innover à tout prix et renvoie à la notion de dimension (surface exploitée, volume de production, échelle de territoire...) à laquelle les outils et les pratiques sont intimement liés.

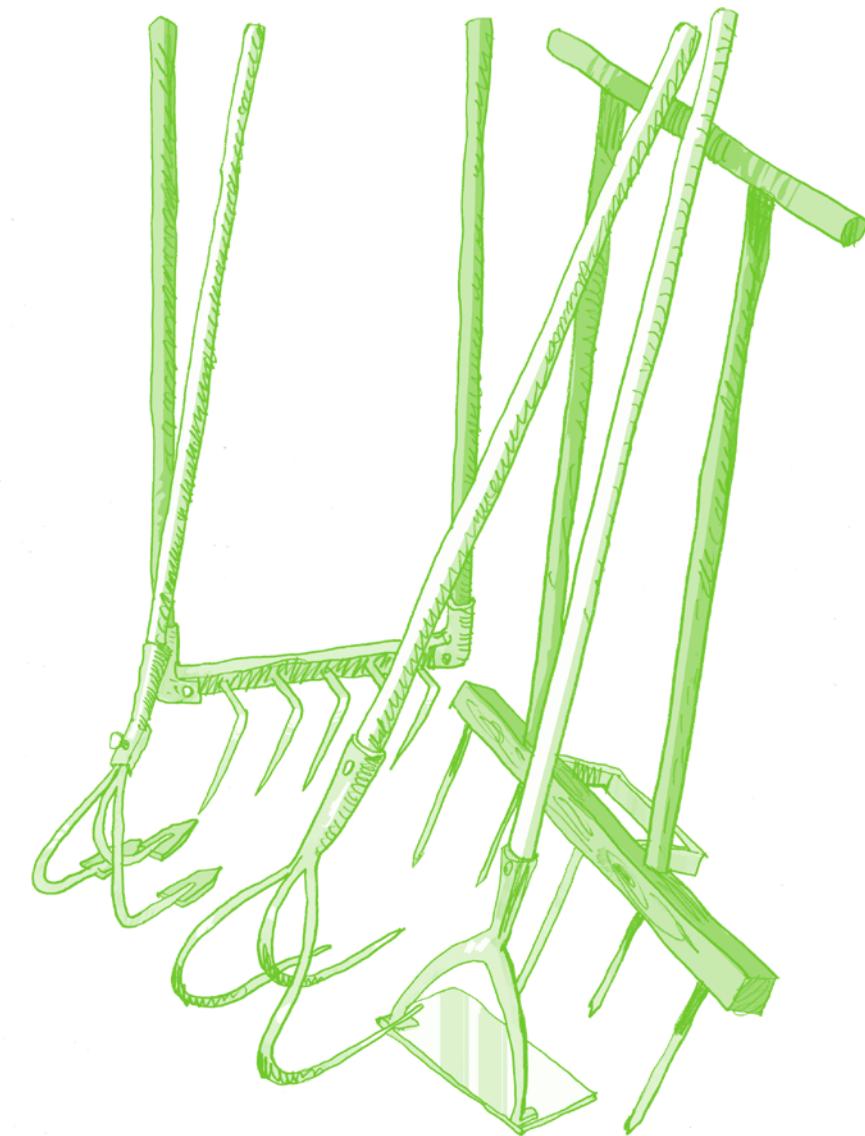
Un paysan «bio» installé sur une petite surface peut s'inquiéter, à juste titre, d'une augmentation du coût du pétrole, inéluctable à terme – les fonds de cuve ne sont plus très loin! Le fonctionnement de son tracteur en dépend. Mais il a toujours la possibilité, il en est conscient, de revenir à la traction animale¹². L'âne ne peut concurrencer le tracteur en matière de puissance, mais il a pour lui l'adaptabilité aux tâches diverses, en témoigne sa présence dans nombre de pays que la mécanisation n'a pas encore touchés. Près de 30% des paysans dans le monde ont recours à un animal de trait... et à son fumier. «Les paysans pauvres [...] n'ont pas à redouter la fin des énergies fossiles; la leur est inépuisable, issue de leur intelligence, de leur

12 Certains refusent la traction animale qu'ils assimilent à de l'exploitation. Heureusement, l'être humain est souvent capable de relations amicales avec l'animal domestiqué. Pour creuser l'idée que notre humanité (au sens du sentiment) s'est développée au contact de l'animal domestiqué, on peut se plonger avec profit dans les ouvrages de Jocelyne Porcher, dont *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2011.

mémoire et de la force de leurs alliés à sabots¹³», remarque justement Mélanie Delloye. Tel n'est pas le cas de celui qui exploite des centaines et des centaines d'hectares en production céréalière et pour lequel la dépendance à l'énergie fossile est tout aussi considérable qu'irréversible. Quelle est finalement la condition la plus enviable : celle, certes difficile au quotidien, du paysan à pied ou celle de l'agriculteur endetté par l'achat d'engins?

Mais attention : si nous sommes d'accord pour louer les pratiques séculaires, tout comme les outils inventifs et locaux, rien ne doit nous empêcher d'aller de l'avant, de prendre en compte et d'intégrer nos découvertes qui, bien souvent, valident ces pratiques anciennes.

13 Mélanie Delloye, *Le Rythme de l'âne. Petit hommage aux baudets, grisons et autres bourricots*, Paris, Transboréal, 2009.



L'outil, toujours à réinventer

L'homme est un animal faiseur d'outils.

BENJAMIN FRANKLIN

Un outil dont notre main privée de mémoire découvrirait à tout instant le bienfait n'en vieillirait pas, conserverait intacte la main¹⁴.

RENÉ CHAR

Aborder l'outil comme moyen d'expression est une piste difficile à creuser... Mais avec une bonne pioche, qui sait? Dès les premiers jours de l'humanité, l'homme, confronté aux aléas de la vie quotidienne, inventa l'outil pour se protéger, cueillir, chasser, construire, manger... et utilisa la pierre pour façonner les premiers. Pour mieux vivre et remplacer les mains et la mâchoire¹⁵, ses deux moyens d'action et de défense, il n'aura de cesse de tester de nouvelles matières comme l'argile ou le bois pour fabriquer d'autres outils ou ustensiles. De cette diversité naîtront

¹⁴ André Velter et Marie-José Lamothe, *Le Livre de l'outil*, Paris, Phébus, 2003. René Char en a écrit la préface.

¹⁵ L'homme de Néandertal se servait de sa « dentition comme d'une "troisième main" pour attraper, saisir ou maintenir des objets. Durant le tannage ou la découpe, par exemple, les dents permettaient de tendre une peau ou de la chair pendant que les deux "vraies" mains faisaient leur office ». Dans Antoine Balzeau et Emmanuel Roudier, *Qui était Néandertal ? L'enquête illustrée*, Paris, Belin, 2016.

des métiers de plus en plus spécialisés, ultimes aboutissements du couple pensée-main prolongé par l'outil et son mouvement. Ainsi l'outil, dans sa marche irrépessible, sans cesse amélioré par des gestes mille fois répétés et les nombreux échanges entre groupes d'humains, a-t-il joué un rôle important dans l'évolution de l'homme. Si le récit du perfectionnement des outils a donné lieu à quantité d'ouvrages¹⁶, il demeure toujours périlleux d'en raconter le commencement. Comme pour les premiers travaux agricoles, les supputations restent de mise et laissent toute leur place à l'imagination. Tout le monde peut aisément faire l'expérience de l'invention de l'outil. Placez-vous à un endroit quelconque pour y fabriquer un objet avec les moyens du bord, c'est-à-dire sans apport extérieur, en utilisant uniquement ce dont vous disposez dans votre environnement proche. Il y a fort à parier que vous allez inventer quelque chose pour vous faciliter la vie et, si vous devez renouveler l'opération plusieurs fois, mettre au point une méthode de fabrication balisée pour réussir à tous les coups!

Suggéré par la réalisation d'un besoin particulier et à partir d'objets apportant des solutions partielles, l'outil sera sans cesse amélioré. Ainsi, prenons l'exemple de l'outil nécessaire à l'extraction manuelle de la racine de gentiane. Dans les années 1950, le *gençanaire* utilisait encore un pic acéré sur lequel il faisait poids pour opérer un mouvement

¹⁶ Dont celui, merveilleux, d'André Velter et de Marie-José Lamothe, *op. cit.*

Tout le monde peut aisément faire l'expérience de l'invention de l'outil.

de bascule. Dans les années 1960, un habitant de Salers inventa la « fourche du diable », qui sera perfectionnée par la suite. Il s'agit d'une fourche-bêche à deux dents rapprochées munie d'un long manche qui permet de faire levier plus facilement et d'extraire la racine, laquelle peut peser de cinq à sept kilogrammes et plonger à plus d'un mètre de profondeur. Le travail en a été grandement simplifié. Reste le poids de l'outil : de quinze à trente kilogrammes!

La performance alliée à la solidité, qui assure un usage répété sur une longue durée, facilite l'adoption de l'outil, lequel pourra s'adapter aisément à des utilisations différentes. Pour autant, à notre époque tout empreinte de modernité, l'outil est appelé à disparaître au profit des machines et autres robots. En 1969, Paul Feller et Fernand Tourret semblaient confiants : « La prolifération des "bricoleurs", surtout chez les non-manuels, montre la résistance à la frustration et un retour spontané vers l'acte concret,

vers l'usage de l'outil¹⁷. » La « mode » du faire soi-même, très actuelle celle-là, montre que la main a encore son mot à dire!

L'outil revêt de multiples formes et variations en fonction des aires géographiques, une conséquence du peu d'échanges et de déplacements pendant des siècles, bien souvent limités à quelques kilomètres autour d'un village. Ainsi existe-t-il de nombreuses binettes, toutes aussi pratiques les unes que les autres, possédant leurs dénominations propres: binette « Nanterre », binette « parisienne » ou binette « chapeau de gendarme ». Si l'égarement du jardinier à la case « produits chimiques de désintégration massive » a valu à cet outil une relégation en division d'honneur, force est de constater que son temps n'est pas révolu et qu'il faut encore lui reconnaître, n'en déplaise aux partisans de la modernité galopante, une véritable efficacité tant énergétique qu'ergonomique.

¹⁷ Paul Feller et Fernand Tourret, *L'Outil. Dialogue de l'homme avec la matière*, Bruxelles, De Visscher, 1970.